

# FOI, RAISON ET VULNERABILITE

Michael Pearson

Le récit biblique des origines affirme que nous avons été créés à l'image de Dieu, ce qui implique qu'autorité nous est donnée sur le règne animal. De nombreux penseurs estiment que c'est précisément la pensée qui nous différencie du règne animal et nous rend humains. C'est dans la faculté de décider intelligemment, d'accepter la responsabilité, d'exprimer symboliquement la pensée et l'émotion, que réside notre supériorité. Notre aptitude au raisonnement nous rend uniques.

Cependant d'autres textes bibliques nous apprennent que nous avons une autre faculté spécifiquement humaine. C'est celle que nous nommons foi. C'est la foi que nous exprimons dans nos tentatives de rencontrer Dieu, de lui répondre, et, dans une moindre mesure, d'améliorer nos relations humaines intimes.

Mais ces deux facultés, en grande partie responsables de notre spécificité humaine, entrent parfois en conflit. Et même, ce conflit est la caractéristique de la condition humaine. Notre désir de faire confiance, de nouer des relations est freiné par notre raisonnement critique. Ces deux facultés peuvent s'opposer et rivaliser pour obtenir notre allégeance.

De l'avis de beaucoup, l'exemple type de la foi est celui d'Abraham. Dans l'intimité de sa relation avec Dieu, Abraham comprit qu'il devait offrir en sacrifice son fils Isaac. Mais cet acte s'opposait à toute logique et à toute morale. Etait-il sensé tuer ce

fil promis depuis si longtemps ? Un tel acte ne pouvait que heurter une conscience sensible. La fidélité et la logique dictaient des conduites complètement différentes.

J'ai été confronté à un tel conflit au début de mes études à l'Université de Londres. Je voulais croire, mais les raisonnements auxquels j'étais formé m'incitaient à la prudence. Je devais soumettre à un examen serré toutes les idéologies qui se présentaient à mon choix. Je voulais croire, mais sans être dupe. Je ne voulais pas découvrir plus tard que mon besoin de sécurité m'avait égaré. Je ne voulais pas que ce désir déforme la réalité.

Ce qui suit résume comment j'ai cherché à réconcilier ces contradictions. C'est un essai, mais un essai vivant.

## Définition du vocabulaire

Peu importe la manière courante d'utiliser les mots suivants, nous devons clarifier leur usage ici. Je veux mettre en contraste *croire* et *connaître* : pour dire que nous connaissons, l'objet de notre connaissance doit être vrai. Par contre nous pouvons croire n'importe quoi, aussi fantaisiste et peu fondé que ce soit. Nous devons aussi distinguer entre *preuve* et *témoignage*. Le témoignage tend à confirmer une assertion, tandis que la preuve est inattaquable. *Vrai* décrit avec exactitude l'état psychologique d'une personne ; beaucoup sont *certain* de choses qui nous paraissent fausses. Enfin comparons

*doute* et *incroyance* : l'incroyance est un état d'esprit qui rejette une assertion comme fausse. Le *doute* (de la même racine que *double*) dénote un dédoublement de la pensée qui examine deux possibilités ou plus comme candidates à l'acceptation.

Ces problèmes linguistiques résolus, entrons dans le débat. Je prétends que dans toutes les quêtes importantes de la vie, y compris la religion, nous ne pouvons pas connaître mais seulement croire. Nous n'avons pas de preuve, mais devons nous contenter de témoignages. Il est impossible d'arriver à démontrer qu'une proposition est indiscutablement vraie, mais nous pouvons en être certains. Nous pouvons reconnaître que le doute est possible, mais nous pouvons résister à l'incroyance.

## Interpréter un témoignage

Pour certains c'est une entreprise excessivement risquée, qui ne permettrait pas l'ardeur que l'Évangile réclame. Qui, d'une manière, diminue l'engagement. Pas du tout ! Il en est ainsi dans toutes les quêtes importantes de la vie. En politique, le premier ministre ne s'oppose pas tant au chef de l'opposition sur des faits que sur leur analyse. En morale et en esthétique la différence essentielle entre opposants vient de la manière d'interpréter le témoignage à l'état brut. En économie, les partisans d'une économie de marché et les interventionnistes,

confrontés à la même situation financière du même pays, proposeront des remèdes radicalement différents, en raison de leurs présuppositions.

Les enseignants proposent des réformes différentes essentiellement à cause de leurs conceptions différentes de la nature humaine. Les administrateurs ne sont pas d'accord sur les orientations à prendre à cause d'opinions opposées sur les priorités.

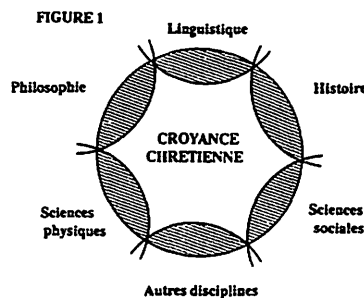
Il en va de même en matière de religion. Dans ces domaines, nous ressemblons davantage à des jurés de cours d'assise écoutant des témoignages pour parvenir à un jugement informé mais probablement imparfait, qu'à un scientifique expérimentant en laboratoire et parvenant à des conclusions statistiquement sûres. Dans ces domaines, il faut juger, s'engager, faire face à l'adversité, et parfois mourir parce qu'on remet en question la sagesse conventionnelle. Le cas de Copernic, qui rejeta la conception de l'univers de Ptolémée, en est l'exemple classique.

Les problèmes de relation entre foi et raison sont partiellement dus à l'autorité surfaite que nous sommes enclins à accorder à la science. Nous sommes tentés de penser que la science peut découvrir, par l'expérience, des faits isolés qui s'accumulent sur la montagne monolithique et immuable de la connaissance. Mais c'est se méprendre sur la science. Elle établit des faits bruts qui doivent ensuite être interprétés. L'interprétation qui laisse subsister le moins d'anomalies doit être retenue. Mais il y a toujours des anomalies. La science implique toujours une interprétation et en cela ne diffère pas essentiellement du discours moral, économique ou politique. Il ne convient pas d'essayer de rendre nos opinions

religieuses aussi "respectables" que ce que nous croyons être scientifique. Il faut plutôt reconnaître que les déclarations de la science contiennent la même subjectivité que celles des domaines religieux, moraux ou politiques.

Certains, tant parmi les fervents religieux que parmi les scientifiques, ne sont pas satisfaits de ce schéma car il limite plus qu'ils ne le voudraient ce qui peut être "connu". Cela peut être à l'origine d'un sentiment d'insécurité. Pourtant, à mon avis, toutes les quêtes importantes de la vie impliquent de donner une interprétation aux faits bruts de manière à laisser le moins d'anomalies possibles. Elles nous obligent à parvenir à une conception du monde.

Appliquons maintenant ce schéma à la croyance chrétienne. Représentons-la sous la forme d'un cercle. Certains domaines de recherches intellectuelles nous fournissent des témoignages à prendre en considération et à adapter à notre conception du monde (figure 1).



Les assertions chrétiennes touchent à de nombreux domaines de recherches. Les chrétiens doivent tenir compte du témoignage de ces disciplines.

La philosophie pose des questions délicates dont nous devons admettre le bien-fondé. Adeptes d'une religion historique, les chrétiens doivent connaître le poids du témoignage fourni par

l'histoire. Nous devons admettre que les sociologues peuvent nous aider à comprendre l'origine et la pérennité du comportement religieux. Le témoignage de la linguistique nous donne des témoignages importants sur la date et l'élaboration des livres canoniques. Etc...

Notre tâche consiste à passer au crible tout témoignage qui se présente à nous et de l'accommoder à notre conception du monde. Suivant le poids des témoignages nous pouvons être amenés à modifier notre conception du monde. Si elle est précise, nous n'avons rien à craindre d'une telle investigation. De cette façon nous pouvons absorber le témoignage troublant d'une discipline particulière sans ébranler la charpente de toute notre croyance. Il reste toujours des anomalies. Notre conviction dépend du poids des témoignages. Elle exige que nous soyons prêts, en théorie au moins, si le nombre d'anomalies est tel que notre conception du monde devienne insensée. Mais c'est raisonnable, car c'est ce que nous attendons des autres.

On objectera que cela conduit à la fragilité de la croyance et à contrarier l'idée de "nouvelle naissance". Pourtant quiconque est engagé dans la recherche et le maintien d'une conception cohérente du monde est peu enclin à la tiédeur. La Bible dit: "Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon" (1 Thes. 5 : 21), et non pas "examinez certaines choses et retenez ce qui appartient à la tradition".

### S'engager

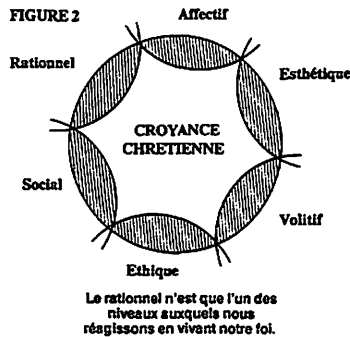
Faisons un pas de plus. Etre rationnel implique de reconnaître que beaucoup de nos engagements sont loin de reposer sur des fondements rationnels. Nos rai-

sonnements sont peut-être plausibles, mais reposent sur des réactions affectives, intuitives, et volitives. Au fond, nous sommes beaucoup moins rationnels que nous le prétendons. Notre croissance intellectuelle s'appuie en partie sur les jaillissements intuitifs de l'imagination.

Notre engagement dans une voie religieuse particulière dépend surtout de notre état affectif. Pour le chrétien, il dépend de la manière dont Jésus satisfait ses besoins, et dont vit son église. Ici l'émotion est quasi esthétique: nous devons nous demander si l'image du monde décrite dans la Bible est esthétiquement satisfaisante. Et même, si sa concrétisation dans notre église est agréable et appropriée. Nous devons nous demander aussi si les impératifs éthiques donnés par Jésus sont acceptables par nous. Et s'ils le sont en principe, le sont-ils en pratique? Ainsi une partie de notre foi repose sur notre volonté: sommes-nous prêts à être dérangés, à servir plutôt qu'à être servis, etc.? La foi est aussi d'ordre social, et il nous faut nous poser des questions sur notre comportement social: l'ambiance de notre église nous plaît-elle, etc.? (figure 2).

En d'autres termes, nous devons nous demander si l'attitude de Jésus nous "va" comme un manteau peut nous aller. Non pas que nous nous y sentions parfaitement à l'aise, mais que c'est le nôtre: nous l'avons choisi.

Je suggère un autre modèle qui inclut tout ce que nous avons vu jusque là. Nous pouvons comparer notre foi à une balle qui roule dans une certaine direction (figure 3). Le mouvement de la foi est entretenu par l'impulsion de la raison, des émotions, de la volonté, du comportement social,



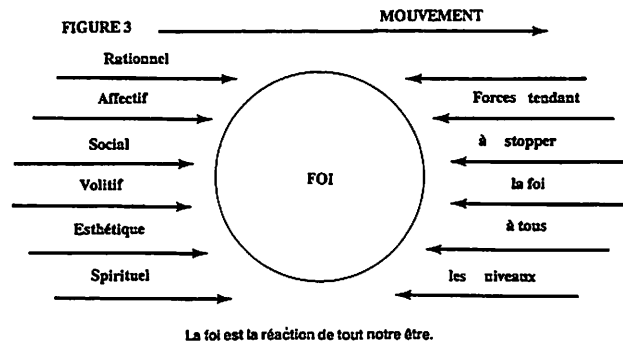
etc. Il est ralenti lorsqu'il rencontre des résistances diverses: objections rationnelles, réserves intérieures, désir d'être accepté, réticence de la volonté et autres.

Notre foi a diverses composantes: intellectuelle, affective,

d'autres croyants permettent de maintenir forte la vie de la foi en nous. Parfois il agit indépendamment de tout cela. Mais il ne laisse inexploité en nous aucun canal pour générer cette foi.

Au début, lorsque deux jeunes gens se sentent attirés l'un par l'autre, chacun révèle prudemment un aspect de son affection espérant que l'autre fera de même, à moins qu'ils ne sachent pas cacher leurs sentiments. De cette manière ils passent graduellement à plus de franchise et de confiance. Autrement ils se rendraient vulnérables.

Mais le Dieu des chrétiens est un Dieu vulnérable, un Dieu qui



sociale, volitive, esthétique, éthique, et d'autres encore. La foi est une disposition à agir comme si notre conception du monde était vraie.

Cependant une de ses composantes est irréductible à toute autre: la spirituelle. Je crois que l'Esprit bienveillant de Dieu est constamment à l'oeuvre, cherchant à créer le mouvement de la foi en chaque homme et en chaque femme. Quelquefois l'Esprit satisfera notre raison, d'autres fois il (à défaut d'un pronom personnel mieux approprié!) nourrira nos émotions ou galvanisera notre volonté. Notre méditation des Écritures, notre vie de prière, notre partage de nos convictions, notre adoration commune avec

ne sait pas cacher ses sentiments. Et comme nous sommes à son image, nous sommes aussi appelés à être vulnérables. Vulnérables, quand nous devons soutenir notre foi face à des paradoxes criants qui exigent une solution, ou quand nous devons faire confiance et sommes blessés émotionnellement, ou quand il faut s'engager alors que nous avons besoin de répit.

### Prendre des risques

Vivre sa foi c'est être vulnérable, c'est éprouver à la fois joie et douleur. La vie de Jésus en témoigne amplement. Il nous faut choisir nos propres certitudes. Pas

Suite à la page 27

Celui qui nous a donné la raison et la possibilité de faire confiance, ne nous abandonne pas quand il faut utiliser ces capacités. Il nous a donné des moyens de développer notre foi : le témoignage des Ecritures, le témoignage de son bon Esprit, la vie de Jésus, sa Parole incarnée dans nos amis, le modèle complexe du cosmos, nos expériences heureuses et douloureuses. Mais il a choisi de ne pas nous laisser dans l'ambiguïté. Il y a des preuves à considérer, des jugements à porter, des engagements à prendre. Finalement, nous devons assumer la responsabilité de nos choix : il doivent être vraiment "nôtres."

En ce qui me concerne, j'ai choisi de suivre la voie de Jésus. Ou plutôt, je continue à suivre cette voie, car il m'arrive de lâcher prise, et alors il faut serrer plus fort. Quand je découvre de nouveaux témoignages - personnels, rationnels ou autres- qu'un esprit ouvert doit toujours être prêt à considérer, je réévalue mon engagement et choisis à nouveau le chemin de Jésus. Il est l'idéal, justement chéri des adventistes, la plénitude de soi.

Cette approche implique des risques, mais être disciple implique des risques.

Nous avons tous à prendre nos décisions, et elles ne sont pas moins capitales que celles d'Abraham. Ne craignons pas d'examiner toutes choses et de retenir ce qui est bon".

*Michael Pearson, docteur en philosophie de l'université d'Oxford, enseigne la philosophie et l'éthique à Newbold College, en Angleterre. Son livre Millennial Dreams and Moral Dilemmas sera publié en 1989 par Cambridge University Press.*

---

### **Foi, Raison...**

(Suite de la page 13)

moyen de faire autrement. Dieu nous fait suffisamment confiance pour cela.